

Ça mord à la crèche

Collection « 1001 BB »
dirigée par Patrick Ben Soussan

Des bébés en mouvements, des bébés naissant à la pensée, des bébés bien portés, bien-portants, compétents, des bébés malades, des bébés handicapés, des bébés morts, remplacés, des bébés violentés, agressés, exilés, des bébés observés, des bébés d'ici ou d'ailleurs, carencés ou éveillés culturellement, des bébés placés, abandonnés, adoptés ou avec d'autres bébés, des bébés et leurs parents, les parents de leurs parents, dans tous ces liens transgénérationnels qui se tissent, des bébés et leur fratrie, des bébés imaginaires aux bébés merveilleux...

Voici les mille et un bébés que nous vous invitons à retrouver dans les ouvrages de cette collection, tout entière consacrée au bébé, dans sa famille et ses différents lieux d'accueil et de soins. Une collection ouverte à toutes les disciplines et à tous les courants de pensée, constituée de petits livres – dans leur pagination, leur taille et leur prix – qui ont de grandes ambitions : celle en tout cas de proposer des textes d'auteurs, reconnus ou à découvrir, écrits dans un langage clair et partageable, qui nous diront, à leur façon, singulière, ce monde magique et déroutant de la petite enfance et leur rencontre, unique, avec les tout-petits.

Mille et un bébés pour une collection qui, nous l'espérons, vous donnera envie de penser, de rêver, de chercher, de comprendre, d'aimer.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Ça mord à la crèche

Marie Léonard-Mallaval

Préface de Patrick Ben Soussan

1001 BB - Mieux connaître les bébés

Extrait de la publication

érès

Je remercie les personnels des crèches *L'arbre bleu*, *La farandole* et *Les rainettes* et les assistantes maternelles des secteurs 9 et 11 de la *Crèche familiale* de Nice pour leur participation à ce projet.

Merci aussi à mes collègues, Nadia et Pascale, pour leur patience et leur écoute bienveillante.

Je voudrais enfin exprimer ma reconnaissance à Irène Lézine qui m'a formée à l'observation du bébé en crèche, et honorer ici sa mémoire.

Conception de la couverture:

Corinne Dreyfuss

Réalisation:

Anne Hébert

ME - ISBNPDF : 978-2-7492-1836-6

Première édition © Éditions érès 2009

33, avenue Marcel-Dassault - 31500 Toulouse

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70/Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

PRÉFACE.

RETROUVER LA POMME, SANS LA MORSURE DEDANS

Patrick Ben Soussan..... 7

CHANSON TRADITIONNELLE..... 27

INTRODUCTION : COMMENT COMPRENDRE

ET FAIRE FACE À L'ÉMERGENCE DE L'AGRESSIVITÉ?..... 29

L'APPORT DES SCIENCES HUMAINES.

DÉFINITIONS ET PROBLÉMATIQUE..... 33

L'agressivité 33

La violence 34

Les situations qui favorisent l'agressivité 37

L'éclairage éthologique 39

L'éclairage sociologique 40

Les stéréotypes 42

L'APPORT DE LA PSYCHOLOGIE, DE LA PSYCHANALYSE

ET DE L'ANALYSE SYSTÉMIQUE 47

Les pulsions..... 47

Les mécanismes de défense 50

La conscience de soi.....	52	LA MALTRAITANCE.....	107
L'éclairage de l'analyse systémique.....	53	Éduquer n'est pas dresser.....	107
VIE INTRA-UTÉRINE, NAISSANCE ET PREMIÈRE ANNÉE.....	61	L'émergence de la maltraitance.....	111
Le bébé et le genre.....	62	La violence psychique.....	113
La naissance.....	66	La violence verbale.....	117
Le nourrisson et ses partenaires.....	69	La violence d'amour.....	119
Accordage ou dysharmonie?.....	71	La violence institutionnelle.....	121
L'expérience précoce du manque.....	73	Fragments de discours dangereux.....	125
DE LA MARCHÉ AU LANGAGE,		POUR UNE PÉDAGOGIE DU RESPECT, LA BIEN-TRAITANCE.....	131
LA NÉCESSAIRE CONFRONTATION À LA LOI.....	75	APRÈS COUP.....	137
La conquête de l'autonomie.....	75	« Bébé, quand tu grandis ».....	138
L'âge de la marche.....	77	BIBLIOGRAPHIE.....	139
Rôle structurant des limites.....	79		
L'apprentissage de la propreté.....	82		
L'acquisition du langage.....	88		
QUAND ÇA MORD À LA CRÈCHE.....	91		
La bouche, premier outil de découverte.....	91		
Les dents.....	92		
Mordre et manger.....	93		
La morsure chez le jeune enfant.....	95		
Quand la morsure est un signal inquiétant.....	100		
La prévention des échanges agressifs en crèche.....	102		
Les rencontres avec les parents.....	104		

Préface

Retrouver la pomme, sans la morsure dedans¹

« De sa dent soudaine et vorace
Comme un chien l'amour m'a mordu² »

Aux innocents, les bouches pleines...

Ne pas en faire tout un plat, de la morsure en crèche, qu'elle écrit Marie Léonard-Mallaval dans ce livre... Certes, mais quand même, ça fait un peu vacarme les morsures à la crèche, non? Je la mettrais bien au défi, notre auteure, de ne pas se souvenir, en sa longue pratique des lieux d'accueil – plus de trente ans, ça fait un bail – de tout ce

1. « Un jour, un jour, c'est sûr / Reviendra le jour pur / L'immense jour d'avant le Temps / Alors la femme et l'homme / Retrouveront la pomme / Sans la morsure dedans » Claude Nougaro, *Armé d'amour*, dans l'album *Locomotive d'or*, Universal France, 1999.

2. *Le manoir de Rosemonde*, poème de Robert de Bonnières (1850-1905), mis en musique par Henri Duparc (1848-1933).

grabuge que ça crée, toutes ces dissensions que ça fomenté — vous préférez discussions? —, cette confusion, ces passages à l'acte, ce tohu-bohu qui tout à coup s'empare des uns et des autres, les puéricultrices, les auxiliaires, la directrice, sans oublier les parents, pour qui c'est toujours, immanquablement, un scandale.

Ne pas en faire une mayonnaise et pourtant ça monte toujours aussi fort ces histoires de morsures en institutions de la petite enfance. Et ça retombe rarement ou si momentanément. Ça vous « dynamise » une crèche pour sûr — à la limite, ça la « dynamite » —, conflits, crise institutionnelle, pleurs et toutes ces « douces violences³ » à la clé.

Que n'a-t-on pas déjà dit, écrit, compris de ces « manières » si mobilisatrices d'affects et de représentations? Compris? Mais qu'y aurait-il à comprendre? Partout on vous expliquera que les morsures n'ont pas toutes la même cause, qu'il peut s'agir d'un simple marquage de territoire ou d'un comportement d'appel face à une situation de détresse personnelle. Plus encore qu'il y aurait des « mordeurs d'amour » et des « mordeurs de combat » pour reprendre cette subtile distinction proposée par Claude Schauder⁴.

3. C. Schuhl, *Vivre en crèche. Remédier aux douces violences*, Paris, Chronique sociale, 2003.

4. C. Schauder, « Troubles des conduites, interventions précoces et psychanalyse », *Enfances & Psy*, Toulouse, éres, n° 41 (Regards), 2009, p. 123-131.

Enfin, en ce champ comme en tant d'autres, vous allez en lire et en entendre des thèses et des prescriptions, assénées comme des vérités péremptives et aussitôt leur contraire affirmé, tout aussi convaincant.

Proposition usuelle numéro une : tout ceci est bien banal. D'aucuns iront même jusqu'à dire instinctif, vous assurant qu'avec le développement de l'enfant et en particulier de son langage, tout sera oublié sous peu. Délicat rappel s'il en est de la néoténie du nourrisson et de l'incomplétude du bébé. Pas fini le rejeton, pas vraiment complet ; il manque quelques mois de gestation hors utérus au petit d'Homme pour s'établir en humanité et la morsure est là pour nous le rappeler : comme un reste d'animalité, ce lien si tendre avec nos cousins les grands singes supérieurs. Cannibale assurément était l'*homo* des origines, d'*erectus* à *sapiens*. Comme l'enfant originel qui « mange sa mère trois fois par jour », écrivait Pagnol, « croquant » le portrait d'un bébé au sein maternel ; comme ce chérubin, « craquant », qu'à travers comptines, contes et jeux de doigts nous autres, parents et professionnels, mangeons tant de fois encore⁵. Comme le dit Noëlle Châtelet : « Aimer l'autre, le désirer, c'est s'en repaître et du

5. C. Scoatarin, *C'est pour mieux te manger, mon enfant ! De l'agressivité et des morsures à la crèche et ailleurs*. Paris, Desclée de Brouwer, 2003.

grabuge que ça crée, toutes ces dissensions que ça fomenté — vous préférez discussions? —, cette confusion, ces passages à l'acte, ce tohu-bohu qui tout à coup s'empare des uns et des autres, les puéricultrices, les auxiliaires, la directrice, sans oublier les parents, pour qui c'est toujours, immanquablement, un scandale.

Ne pas en faire une mayonnaise et pourtant ça monte toujours aussi fort ces histoires de morsures en institutions de la petite enfance. Et ça retombe rarement ou si momentanément. Ça vous « dynamise » une crèche pour sûr — à la limite, ça la « dynamite » —, conflits, crise institutionnelle, pleurs et toutes ces « douces violences³ » à la clé.

Que n'a-t-on pas déjà dit, écrit, compris de ces « manières » si mobilisatrices d'affects et de représentations? Compris? Mais qu'y aurait-il à comprendre? Partout on vous expliquera que les morsures n'ont pas toutes la même cause, qu'il peut s'agir d'un simple marquage de territoire ou d'un comportement d'appel face à une situation de détresse personnelle. Plus encore qu'il y aurait des « mordeurs d'amour » et des « mordeurs de combat » pour reprendre cette subtile distinction proposée par Claude Schauder⁴.

3. C. Schuhl, *Vivre en crèche. Remédier aux douces violences*, Paris, Chronique sociale, 2003.

4. C. Schauder, « Troubles des conduites, interventions précoces et psychanalyse », *Enfances & Psy*, Toulouse, éres, n° 41 (Regards), 2009, p. 123-131.

Enfin, en ce champ comme en tant d'autres, vous allez en lire et en entendre des thèses et des prescriptions, assénées comme des vérités péremptives et aussitôt leur contraire affirmé, tout aussi convaincant.

Proposition usuelle numéro une : tout ceci est bien banal. D'aucuns iront même jusqu'à dire instinctif, vous assurant qu'avec le développement de l'enfant et en particulier de son langage, tout sera oublié sous peu. Délicat rappel s'il en est de la néoténie du nourrisson et de l'incomplétude du bébé. Pas fini le rejeton, pas vraiment complet ; il manque quelques mois de gestation hors utérus au petit d'Homme pour s'établir en humanité et la morsure est là pour nous le rappeler : comme un reste d'animalité, ce lien si tendre avec nos cousins les grands singes supérieurs. Cannibale assurément était l'*homo* des origines, d'*erectus* à *sapiens*. Comme l'enfant originel qui « mange sa mère trois fois par jour », écrivait Pagnol, « croquant » le portrait d'un bébé au sein maternel ; comme ce chérubin, « craquant », qu'à travers comptines, contes et jeux de doigts nous autres, parents et professionnels, mangeons tant de fois encore⁵. Comme le dit Noëlle Châtelet : « Aimer l'autre, le désirer, c'est s'en repaître et du

5. C. Scoatarin, *C'est pour mieux te manger, mon enfant ! De l'agressivité et des morsures à la crèche et ailleurs*. Paris, Desclée de Brouwer, 2003.

même coup assouvir sa faim⁶.» Aimer l'autre mais aussi le connaître, le découvrir. Petit détour artistique. Dans son délicieux essai, *La philosophie de la mâchoire*⁷, John C. Welchman évoque les appétits surréalistes de Dali (1904-1989). N'est-ce pas lui qui écrivait : «La mâchoire est notre meilleur instrument de connaissance philosophique.» Dans l'esthétique si particulière de Dali, le regard, la contemplation sont inmanquablement supplantés par la consommation orale : «Si nous y pensons bien, nous réalisons soudainement qu'il ne nous suffit plus de dévorer les choses des yeux, et notre désir ardent de nous joindre activement et réellement à leur existence nous incite à vouloir les manger.» Dali suggère en fait une nouvelle définition, radicalement dionysiaque, anthropophage, du beau : «La beauté sera comestible ou ne sera pas.» Et il ajoute combien il est premier de «pouvoir le plus réellement manger l'objet du désir».

En un mot, définitif, le tout-petit pratique l'esthétisme dalinien à la lettre (cf. toutes les élaborations de D.W. Winnicott sur le visage de la mère en tant que premier miroir⁸, de J. Lacan sur le stade du

6. N. Chatelet, *Histoires de bouches*, Paris, Gallimard, 1988.

7. J.-C. Welchman, « Dali's edible splits: Faces, tastes, and spaces », dans J. Horwitz, P. Singley, *Delirium in Eating Architecture*, Cambridge (MA), USA, MIT Press, 2003, p. 313-339.

8. D.W. Winnicott, « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », dans *Jeu et*

miroir⁹, mais plus encore mettre en bouche, mettre à la bouche, sucer, mordre, agripper, s'accrocher, se tenir). De la bouche pleine de sein à la bouche pleine de mots, l'*infans* chemine et il faudrait élargir le modèle oral à tous ses éprouvés : l'enfant incorpore le monde et ceux qui l'habitent en le mettant en bouche. Jusque cette nuance d'importance, évoquée par Freud, qui a insisté sur l'aspect cannibalique du stade oral dès 1905¹⁰, et développée plus tard par Karl Abraham¹¹ qui a distingué les deux phases essentielles du stade oral : le stade oral précoce ou préambivalent qui couvre le premier semestre de vie, phase de succion, encore appelé stade oral de succion, d'abord besoin physiologique et qui devient rapidement une activité autoérotique spécifique, premier mode de satisfaction sexuelle ; puis la phase sadique ou le stade sadique oral ou oral cannibalique, qui coïncide naturellement avec l'apparition des dents, la découverte de la morsure, avec ses classiques angoisses de dévoration, lors du second semestre de vie.

réalité, Paris, Gallimard, p. 153-162.

9. J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits I* (1966), Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1970, p. 92-99.

10. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985.

11. K. Abraham « Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles mentaux », dans *Œuvres complètes II* (1924), Paris, Payot, 1966, p. 276.

même coup assouvir sa faim⁶.» Aimer l'autre mais aussi le connaître, le découvrir. Petit détour artistique. Dans son délicieux essai, *La philosophie de la mâchoire*⁷, John C. Welchman évoque les appétits surréalistes de Dali (1904-1989). N'est-ce pas lui qui écrivait : «La mâchoire est notre meilleur instrument de connaissance philosophique.» Dans l'esthétique si particulière de Dali, le regard, la contemplation sont inmanquablement supplantés par la consommation orale : «Si nous y pensons bien, nous réalisons soudainement qu'il ne nous suffit plus de dévorer les choses des yeux, et notre désir ardent de nous joindre activement et réellement à leur existence nous incite à vouloir les manger.» Dali suggère en fait une nouvelle définition, radicalement dionysiaque, anthropophage, du beau : «La beauté sera comestible ou ne sera pas.» Et il ajoute combien il est premier de «pouvoir le plus réellement manger l'objet du désir».

En un mot, définitif, le tout-petit pratique l'esthétisme dalinien à la lettre (cf. toutes les élaborations de D.W. Winnicott sur le visage de la mère en tant que premier miroir⁸, de J. Lacan sur le stade du

6. N. Chatelet, *Histoires de bouches*, Paris, Gallimard, 1988.

7. J.-C. Welchman, « Dali's edible splits: Faces, tastes, and spaces », dans J. Horwitz, P. Singley, *Delirium in Eating Architecture*, Cambridge (MA), USA, MIT Press, 2003, p. 313-339.

8. D.W. Winnicott, « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », dans *Jeu et*

miroir⁹, mais plus encore mettre en bouche, mettre à la bouche, sucer, mordre, agripper, s'accrocher, se tenir). De la bouche pleine de sein à la bouche pleine de mots, l'*infans* chemine et il faudrait élargir le modèle oral à tous ses éprouvés : l'enfant incorpore le monde et ceux qui l'habitent en le mettant en bouche. Jusque cette nuance d'importance, évoquée par Freud, qui a insisté sur l'aspect cannibalique du stade oral dès 1905¹⁰, et développée plus tard par Karl Abraham¹¹ qui a distingué les deux phases essentielles du stade oral : le stade oral précoce ou préambivalent qui couvre le premier semestre de vie, phase de succion, encore appelé stade oral de succion, d'abord besoin physiologique et qui devient rapidement une activité autoérotique spécifique, premier mode de satisfaction sexuelle ; puis la phase sadique ou le stade sadique oral ou oral cannibalique, qui coïncide naturellement avec l'apparition des dents, la découverte de la morsure, avec ses classiques angoisses de dévoration, lors du second semestre de vie.

réalité, Paris, Gallimard, p. 153-162.

9. J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits I* (1966), Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1970, p. 92-99.

10. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985.

11. K. Abraham « Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles mentaux », dans *Œuvres complètes II* (1924), Paris, Payot, 1966, p. 276.

Passons sur Melanie Klein, qui, radicale, va prolonger cette réflexion en défendant l'existence de pulsions destructrices innées, chez le nouveau-né : « Je considère que l'envie est une manifestation sadique-orale et sadique- anale des pulsions destructrices, qu'elle intervient dès le commencement de la vie et qu'elle a une base constitutionnelle¹². »

Voilà donc la vérité première toujours convoquée en matière de morsure : elle fait foi du développement de l'enfant « normal » et son projet est bien la connaissance, par incorporation du monde et des autres, du dehors en soi, par ce lieu si singulier qu'est la bouche qui sert, nous rappelle Freud, à manger, parler, embrasser. Tout enfant mute donc de vampire – pour dire ce temps premier qui correspond à la fusion primaire avec sa mère, le monde et tout ce qui l'entoure – à cannibale : en premier, succion, aspiration, pompage, vidage sont ses maîtres-mots, ses maîtres-fantasmes, puis mordre, arracher, déchirer, écorcher deviennent ses points cardinaux.

Du coup, nous ne pouvons faire l'impasse sur cette assurance seconde qui habille la morsure de l'enfant en pulsion, la renvoyant avec fracas dans le monde de l'agressivité. La morsure ne parlerait que le langage de l'agressivité mais une agressivité fondamentalement humaine. Tout cela réduit en

12. M. Klein, *Envie et gratitude* (1957), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1968, p. 11.

une formule choc, cela donnerait : « Être agressif, c'est normal ! » C'est la sève même de la vie, notre carburant, notre énergie intime, profonde, notre élan vital. L'agressivité répond au plus près au cahier des charges de la pulsion, étymologiquement « aller vers » : une poussée, une mise en mouvement, qui incite à aller vers l'autre, l'explorer et le monde qui l'abrite tout autant, apprendre, découvrir, connaître, se connaître et connaître l'autre.

Alors, êtes-vous prêts à entendre et à lire ce qui suit ? Osons et que votre sérénité n'en soit pas de trop altérée !

1. Heureusement que la vie des tout-petits est pétrie d'agressivité, c'est son absence qui serait inquiétante. Encore, l'agressivité est une adresse à l'autre, elle ne se décline que dans l'intersubjectivité, elle suppose toujours une sollicitation relationnelle. Plus, les enfants sont des êtres en devenir et grandir est par nature un acte agressif.

2. L'agressivité n'est pas la violence, qui en serait d'une certaine façon son superlatif, son déchaînement – les images du barrage qui cède, du tsunami qui emporte tout sont ici habituellement convoquées. Cette agressivité doit alors mobiliser ces « dispositifs conteneurs » comme les appelle Maurice Berger¹³

13. M. Berger, *Voulons-nous des enfants barbares ?* Paris, Dunod, 2008.

Passons sur Melanie Klein, qui, radicale, va prolonger cette réflexion en défendant l'existence de pulsions destructrices innées, chez le nouveau-né : « Je considère que l'envie est une manifestation sadique-orale et sadique- anale des pulsions destructrices, qu'elle intervient dès le commencement de la vie et qu'elle a une base constitutionnelle¹². »

Voilà donc la vérité première toujours convoquée en matière de morsure : elle fait foi du développement de l'enfant « normal » et son projet est bien la connaissance, par incorporation du monde et des autres, du dehors en soi, par ce lieu si singulier qu'est la bouche qui sert, nous rappelle Freud, à manger, parler, embrasser. Tout enfant mute donc de vampire – pour dire ce temps premier qui correspond à la fusion primaire avec sa mère, le monde et tout ce qui l'entoure – à cannibale : en premier, succion, aspiration, pompage, vidage sont ses maîtres-mots, ses maîtres-fantasmes, puis mordre, arracher, déchirer, écorcher deviennent ses points cardinaux.

Du coup, nous ne pouvons faire l'impasse sur cette assurance seconde qui habille la morsure de l'enfant en pulsion, la renvoyant avec fracas dans le monde de l'agressivité. La morsure ne parlerait que le langage de l'agressivité mais une agressivité fondamentalement humaine. Tout cela réduit en

12. M. Klein, *Envie et gratitude* (1957), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1968, p. 11.

une formule choc, cela donnerait : « Être agressif, c'est normal ! » C'est la sève même de la vie, notre carburant, notre énergie intime, profonde, notre élan vital. L'agressivité répond au plus près au cahier des charges de la pulsion, étymologiquement « aller vers » : une poussée, une mise en mouvement, qui incite à aller vers l'autre, l'explorer et le monde qui l'abrite tout autant, apprendre, découvrir, connaître, se connaître et connaître l'autre.

Alors, êtes-vous prêts à entendre et à lire ce qui suit ? Osons et que votre sérénité n'en soit pas de trop altérée !

1. Heureusement que la vie des tout-petits est pétrie d'agressivité, c'est son absence qui serait inquiétante. Encore, l'agressivité est une adresse à l'autre, elle ne se décline que dans l'intersubjectivité, elle suppose toujours une sollicitation relationnelle. Plus, les enfants sont des êtres en devenir et grandir est par nature un acte agressif.

2. L'agressivité n'est pas la violence, qui en serait d'une certaine façon son superlatif, son déchaînement – les images du barrage qui cède, du tsunami qui emporte tout sont ici habituellement convoquées. Cette agressivité doit alors mobiliser ces « dispositifs conteneurs » comme les appelle Maurice Berger¹³

13. M. Berger, *Voulons-nous des enfants barbares ?* Paris, Dunod, 2008.

sous peine de voir se manifester toutes ces violences en petite enfance qui alarment tant aujourd'hui¹⁴.

3. Les petits enfants ne sont pas des anges, ces chérubins, incapables de violences et de « méchancetés » que certaines images d'Épinal peignent encore au vert paradis des amours enfantines. « Il n'y a pas d'enfant innocent », affirmait saint Augustin, au ^ve siècle déjà, dans ses *Confessions*¹⁵ et Freud parlait de l'enfant comme d'un « pervers polymorphe¹⁶ ». Richard Tremblay, psychologue canadien enfonce le clou en assurant que l'agressivité physique d'un homme atteint son plus haut niveau... entre la fin de sa première et de sa deuxième année!¹⁷ Imaginez-vous cela? L'être humain connaît l'apogée de son agressivité non pas à 35 ni même à 18 ans, mais bien à... 17 mois; même les criminels dangereux, les délinquants violents, les tueurs en série les plus recher-

14. M Garrigue-Abgrall, *Violences en petite enfance, pour une prévention opportune*, Toulouse, érès, coll. « 1001 BB », 2007.

15. Saint Augustin « Y a-t-il innocence enfantine ? », dans *Les confessions* (401), Livre I, chap.7, consultable en ligne à l'adresse : http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/file/augustin_fraisee.pdf

16. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1962, p. 86.

17. R. E. Tremblay, B. Boulerice, M. Junger et R. Arseneault « Does low self-control during childhood explain the association between delinquency and accidents in early childhood ? », *Criminal Behaviour and Mental Health*, 1995, 5, p.439-451.

chés ne sont pas aussi agressifs, toutes proportions gardées, que nos chères têtes blondes ou brunes dans les jardins d'enfants. Alors une petite morsure de-ci, de-là... Compte tenu de l'importance du rôle des dents dans le développement psychoaffectif de l'enfant, d'aucuns ont même évoqué une pulsion odontique s'étayant d'abord sur la fonction de mastication et dont le but est de mordre, dilacérer, déchirer et mâcher. À les suivre, cette pulsion, mise en évidence chez les enfants mordeurs, se manifesterait de plus en plus fréquemment chez les enfants à la crèche et à l'école maternelle¹⁸.

Mords-mi et mords-moi sont sur un bateau...

Ainsi donc l'agressivité vient à bébé en naissant – allez, risquons même avant, dans ce temps de niche utérine, époque préhistorique et espace ténébreux, si propice à soulever les fantasmes les plus thalassiques d'un bébé qui flotte, bienheureux, sur la mer de ses rêves. Que de reconstructions du réel et quelle propension nous habite à chaque fois que nous essayons de penser l'enfant, l'enfance, à embellir, « cristalliser » dirait Stendhal, que de projections, d'illusions!

18. C. Collot, *Approche psychanalytique de l'odontologie. Les dents : mythes et réalités*, (sous la direction du Pr Mareike Wolf) thèse de doctorat en psychologie, Paris, Université de Paris VII, 2005.

sous peine de voir se manifester toutes ces violences en petite enfance qui alarment tant aujourd'hui¹⁴.

3. Les petits enfants ne sont pas des anges, ces chérubins, incapables de violences et de « méchancetés » que certaines images d'Épinal peignent encore au vert paradis des amours enfantines. « Il n'y a pas d'enfant innocent », affirmait saint Augustin, au ^ve siècle déjà, dans ses *Confessions*¹⁵ et Freud parlait de l'enfant comme d'un « pervers polymorphe¹⁶ ». Richard Tremblay, psychologue canadien enfonce le clou en assurant que l'agressivité physique d'un homme atteint son plus haut niveau... entre la fin de sa première et de sa deuxième année!¹⁷ Imaginez-vous cela? L'être humain connaît l'apogée de son agressivité non pas à 35 ni même à 18 ans, mais bien à... 17 mois; même les criminels dangereux, les délinquants violents, les tueurs en série les plus recher-

14. M Garrigue-Abgrall, *Violences en petite enfance, pour une prévention opportune*, Toulouse, érès, coll. « 1001 BB », 2007.

15. Saint Augustin « Y a-t-il innocence enfantine ? », dans *Les confessions* (401), Livre I, chap.7, consultable en ligne à l'adresse : http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/file/augustin_fraisee.pdf

16. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1962, p. 86.

17. R. E. Tremblay, B. Boulerice, M. Junger et R. Arseneault « Does low self-control during childhood explain the association between delinquency and accidents in early childhood ? », *Criminal Behaviour and Mental Health*, 1995, 5, p.439-451.

chés ne sont pas aussi agressifs, toutes proportions gardées, que nos chères têtes blondes ou brunes dans les jardins d'enfants. Alors une petite morsure de-ci, de-là... Compte tenu de l'importance du rôle des dents dans le développement psychoaffectif de l'enfant, d'aucuns ont même évoqué une pulsion odontique s'étayant d'abord sur la fonction de mastication et dont le but est de mordre, dilacérer, déchirer et mâcher. À les suivre, cette pulsion, mise en évidence chez les enfants mordeurs, se manifesterait de plus en plus fréquemment chez les enfants à la crèche et à l'école maternelle¹⁸.

Mords-mi et mords-moi sont sur un bateau...

Ainsi donc l'agressivité vient à bébé en naissant – allez, risquons même avant, dans ce temps de niche utérine, époque préhistorique et espace ténébreux, si propice à soulever les fantasmes les plus thalassiques d'un bébé qui flotte, bienheureux, sur la mer de ses rêves. Que de reconstructions du réel et quelle propension nous habite à chaque fois que nous essayons de penser l'enfant, l'enfance, à embellir, « cristalliser » dirait Stendhal, que de projections, d'illusions!

18. C. Collot, *Approche psychanalytique de l'odontologie. Les dents : mythes et réalités*, (sous la direction du Pr Mareike Wolf) thèse de doctorat en psychologie, Paris, Université de Paris VII, 2005.

Dans son étude sur la violence fondamentale¹⁹, Bergeret rappelle que «la violence est indissociable de la vie»: il y a de la force dans l'appétit de vie et dans la pulsionnalité ; pour *Le Littré*, la violence est cette «qualité de ce qui agit avec force». Cette violence inhérente à la vie est fortement ancrée dans le corps. N'est-ce pas lui qui pour se développer a besoin de manger, d'incorporer ? Et l'incorporation ne suppose-t-elle pas la destruction de ce que l'on mange pour le transformer en nous-mêmes? Cette violence fondamentale est décrite par Bergeret comme une violence naturelle, une sorte de nécessité primitive absolue, vitale, dès les premiers moments de l'existence: elle relève plus d'un instinct, l'un des tout premiers instincts de vie et dans un processus de développement normal, elle doit se transformer, grâce à l'amour des parents, en processus créateur, vivant. Bergeret précise que «la violence, c'est avant tout la vie, la vie et la survie de soi-même, et non la blessure voire la mort de l'autre» et il ajoute: «Le rôle de la violence instinctuelle n'est pas d'attaquer l'autre et surtout pas par plaisir. Il s'agit fondamentalement de protéger l'existence et l'intégrité narcissique du sujet.»

Peut-on comprendre les morsures à la crèche et les autres comportements jugés violents du tout-petit à l'empan de cette proposition? Peut-être faudrait-il

19. J. Bergeret, *La violence fondamentale. L'inépuisable Œdipe* (1993), Paris, Dunod, 2000.

aussi garder en tête cette maxime impérieuse du même Bergeret: «Dans l'imaginaire humain primitif, il n'y a pas de place au soleil pour deux.»

La messe serait dite alors, certifiée par Winnicott qui conclurait: «Un petit enfant vit l'amour et la haine avec autant de violence qu'un adulte.»

La messe, quelle messe? Le terme est choisi ici pour rappeler combien nous entrons en religion dès qu'il s'agit d'enfant, de nos enfants, de leurs mots – ah! ces merveilleux mots d'enfants que nous ne cessons en boucle de ressasser! –, de leurs manières, de leurs regards.

Que de croyances encore tant actives en ce champ de la morsure! Et comme la violence suscite chez nous tous, parents, professionnels, de si violentes réactions et émotions! Dès les premiers mois de la vie de l'enfant, il y a quelque chose qui agit avec force et que l'on peut nommer violence, agressivité, toute matière inhérente à la vie même et fortement ancrée dans le corps. Les effets de cette violence peuvent s'observer partout, à l'aube de la vie, et la crèche n'est qu'un des lieux où elle est particulièrement à l'œuvre.

Tout ceci ne nous dit qu'une chose en fait. Qu'il y a du risque à s'approcher de l'autre, à le côtoyer, à le penser, simplement penser qu'il est, qu'il existe, que le monde est fait de Nous et pas exclusivement de Moi. Qu'il y a du risque à se frotter aux autres. Qu'on ne grandit pas sans en payer le prix – quel

Dans son étude sur la violence fondamentale¹⁹, Bergeret rappelle que «la violence est indissociable de la vie»: il y a de la force dans l'appétit de vie et dans la pulsionnalité ; pour *Le Littré*, la violence est cette «qualité de ce qui agit avec force». Cette violence inhérente à la vie est fortement ancrée dans le corps. N'est-ce pas lui qui pour se développer a besoin de manger, d'incorporer ? Et l'incorporation ne suppose-t-elle pas la destruction de ce que l'on mange pour le transformer en nous-mêmes? Cette violence fondamentale est décrite par Bergeret comme une violence naturelle, une sorte de nécessité primitive absolue, vitale, dès les premiers moments de l'existence: elle relève plus d'un instinct, l'un des tout premiers instincts de vie et dans un processus de développement normal, elle doit se transformer, grâce à l'amour des parents, en processus créateur, vivant. Bergeret précise que «la violence, c'est avant tout la vie, la vie et la survie de soi-même, et non la blessure voire la mort de l'autre» et il ajoute: «Le rôle de la violence instinctuelle n'est pas d'attaquer l'autre et surtout pas par plaisir. Il s'agit fondamentalement de protéger l'existence et l'intégrité narcissique du sujet.»

Peut-on comprendre les morsures à la crèche et les autres comportements jugés violents du tout-petit à l'empan de cette proposition? Peut-être faudrait-il

19. J. Bergeret, *La violence fondamentale. L'inépuisable Œdipe* (1993), Paris, Dunod, 2000.

aussi garder en tête cette maxime impérieuse du même Bergeret: «Dans l'imaginaire humain primitif, il n'y a pas de place au soleil pour deux.»

La messe serait dite alors, certifiée par Winnicott qui conclurait: «Un petit enfant vit l'amour et la haine avec autant de violence qu'un adulte.»

La messe, quelle messe? Le terme est choisi ici pour rappeler combien nous entrons en religion dès qu'il s'agit d'enfant, de nos enfants, de leurs mots – ah! ces merveilleux mots d'enfants que nous ne cessons en boucle de ressasser! –, de leurs manières, de leurs regards.

Que de croyances encore tant actives en ce champ de la morsure! Et comme la violence suscite chez nous tous, parents, professionnels, de si violentes réactions et émotions! Dès les premiers mois de la vie de l'enfant, il y a quelque chose qui agit avec force et que l'on peut nommer violence, agressivité, toute matière inhérente à la vie même et fortement ancrée dans le corps. Les effets de cette violence peuvent s'observer partout, à l'aube de la vie, et la crèche n'est qu'un des lieux où elle est particulièrement à l'œuvre.

Tout ceci ne nous dit qu'une chose en fait. Qu'il y a du risque à s'approcher de l'autre, à le côtoyer, à le penser, simplement penser qu'il est, qu'il existe, que le monde est fait de Nous et pas exclusivement de Moi. Qu'il y a du risque à se frotter aux autres. Qu'on ne grandit pas sans en payer le prix – quel

est le juste prix? Que l'amour des enfants entre eux n'a rien d'angélique, ni même celui que nous leur portons.

Alors cessons, mués nous aussi par quelque pulsion narcissique ou de conservation, de renvoyer sur l'autre, les autres, la responsabilité de cet événement : « un enfant est mordu à la crèche ». Curieuse résonance avec ce mot de Freud « Un enfant est battu²⁰. »

Parce que quand même, avec la morsure, c'est la convocation *sine die* de la déféctologie, défaut de surveillance, de présence, de regard quoi, défaut de parole tout autant parfois, mais assurément il y a quelque chose qui ne va plus là, qui défaille. Professionnels, parents, enfants, choisissez votre camp mais livrez-nous le coupable. Excluez l'enfant, convoquez les parents, invariablement responsables de sa violence, rappelez les professionnels à leur mission et tant que vous y êtes n'hésitez pas écorner leur narcissisme déjà assurément bien mis à mal.

Et vas-y que j'en profite pour ouvrir la porte à toutes les plus nauséabondes théorisations qui du fin fond de nos inconscients collectifs sont là pour nous rappeler que « l'homme est un loup pour l'homme » (Freud). Choisissez votre camp. Des enfants naturellement bons et une société culturellement mauvaise,

20. S. Freud, « Un enfant est battu », contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles, dans *Névrose, psychose et perversion* (1919), Paris, PUF, 1973.

qui s'abreuvent de violences — ah! ces accusations incantatoires des écrans de nos quotidiens, TV, ordinateur, cinéma, qui sont censés fabriquer des criminels en herbe! Des enfants naturellement mauvais qu'il faut vite « rechargés » comme on disait au Moyen Âge, redresser, éduquer, détecter leur violence précoce, leurs troubles des conduites, leurs distorsions émotionnelles. Des professionnels piteux qui ne sont plus assez formés, intéressés, motivés, responsables. Des parents qui sont affligés d'incapacités, à dire, à faire, à penser. Des sociétés libérales, avancées, qui ne pensent qu'à leur avoir, leur confort, se ratatinent sur elles-mêmes, s'isolent, se monoparentalisent, se « résidence alternée », se recomposent.

En bref, tout fout le camp, n'est-ce pas!

Alors commençons par nous garder de tordre le cou aux crèches et autres nounous.

Gare à la croisade des anti-crèches

Ouf! Jay Belsky est formel : « Ce ne sont pas des enfants qui vont prendre un fusil et faire sauter la cervelle des gens... Je n'ai jamais dit que ces enfants allaient devenir des psychopathes ni que les femmes devaient retourner à la maison. » Il fallait bien être rassurant après l'annonce très médiatisée, le 19 avril 1996, à Minneapolis aux États-Unis, des résultats d'une étude très documentée du National

est le juste prix? Que l'amour des enfants entre eux n'a rien d'angélique, ni même celui que nous leur portons.

Alors cessons, mués nous aussi par quelque pulsion narcissique ou de conservation, de renvoyer sur l'autre, les autres, la responsabilité de cet événement : « un enfant est mordu à la crèche ». Curieuse résonance avec ce mot de Freud « Un enfant est battu²⁰. »

Parce que quand même, avec la morsure, c'est la convocation *sine die* de la déféctologie, défaut de surveillance, de présence, de regard quoi, défaut de parole tout autant parfois, mais assurément il y a quelque chose qui ne va plus là, qui défaille. Professionnels, parents, enfants, choisissez votre camp mais livrez-nous le coupable. Excluez l'enfant, convoquez les parents, invariablement responsables de sa violence, rappelez les professionnels à leur mission et tant que vous y êtes n'hésitez pas écorner leur narcissisme déjà assurément bien mis à mal.

Et vas-y que j'en profite pour ouvrir la porte à toutes les plus nauséabondes théorisations qui du fin fond de nos inconscients collectifs sont là pour nous rappeler que « l'homme est un loup pour l'homme » (Freud). Choisissez votre camp. Des enfants naturellement bons et une société culturellement mauvaise,

20. S. Freud, « Un enfant est battu », contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles, dans *Névrose, psychose et perversion* (1919), Paris, PUF, 1973.

qui s'abreuvent de violences — ah! ces accusations incantatoires des écrans de nos quotidiens, TV, ordinateur, cinéma, qui sont censés fabriquer des criminels en herbe! Des enfants naturellement mauvais qu'il faut vite « rechargés » comme on disait au Moyen Âge, redresser, éduquer, détecter leur violence précoce, leurs troubles des conduites, leurs distorsions émotionnelles. Des professionnels piteux qui ne sont plus assez formés, intéressés, motivés, responsables. Des parents qui sont affligés d'incapacités, à dire, à faire, à penser. Des sociétés libérales, avancées, qui ne pensent qu'à leur avoir, leur confort, se ratatinent sur elles-mêmes, s'isolent, se monoparentalisent, se « résidence alternée », se recomposent.

En bref, tout fout le camp, n'est-ce pas!

Alors commençons par nous garder de tordre le cou aux crèches et autres nounous.

Gare à la croisade des anti-crèches

Ouf! Jay Belsky est formel : « Ce ne sont pas des enfants qui vont prendre un fusil et faire sauter la cervelle des gens... Je n'ai jamais dit que ces enfants allaient devenir des psychopathes ni que les femmes devaient retourner à la maison. » Il fallait bien être rassurant après l'annonce très médiatisée, le 19 avril 1996, à Minneapolis aux États-Unis, des résultats d'une étude très documentée du National

Institute on Child Health and Human Development sur l'influence du mode de garde sur le comportement des enfants. Après avoir étudié, sur dix ans et dans dix sites différents à travers le pays, l'évolution de 1300 enfants de l'âge préscolaire à leur première année d'école, les chercheurs, sous la direction du psychologue Jay Belsky, ont conclu à un lien direct entre le temps passé par l'enfant hors la présence de ses parents et des traits de caractère tels que l'agressivité, la rébellion et la désobéissance. « Plus ils passent de temps en crèche ou avec des nounous, plus les problèmes de comportement apparaissent », assurait alors J. Belsky. Et ce, quels que soient leur sexe, leur milieu social ou le mode de garde choisi. 65 % des femmes américaines, mères d'enfant de moins de 6 ans, se sont senties désignées, voire attaquées : elles travaillent et doivent dès lors faire garder leurs enfants dont on leur affirme qu'ils ont plus de risque d'être agressifs et désobéissants que les enfants élevés par leur mère au domicile.

Vous imaginez le tollé, l'accueil de cette « mauvaise nouvelle » fort embarrassante et la virulence des réactions suscitées. Avouez que voilà une très peu subtile façon de titiller les mères, côté culpabilité et fibre maternelle. D'autant que cette recherche, au demeurant passionnante malgré d'évidentes réserves quant à certains aspects de sa réalisation, fut aussitôt reprise en chœur par quelques âmes bien intentionnées, versées dans le médiatique,

les valeurs familiales et la politique conservatrice. La croisade des anti-crèches pouvait reprendre, le salaire maternel ici se trouvait soudain légitimé et de multiples voix se levaient pour dénoncer le système de l'accueil précoce des enfants.

Les médias français ont donné un large écho à cette étude : en France, sur les 2,2 millions d'enfants de moins de 3 ans, 50 % sont gardés par un des parents, 10 % vont à la crèche et les autres sont confiés à une nounou. Des pédiatres ont envoyé une pétition au ministère de la Santé pour réclamer un allongement du congé de maternité, devant l'augmentation, alarmante selon eux, du nombre d'otites et de bronchiolites à répétition contractées à la crèche. La pédiatre Edwige Antier développe, dans un de ses derniers livres²¹, une argumentation proche assurant que la socialisation précoce est un mythe et que la crèche n'est pas une étape obligée avant la maternelle. Ce faux débat a dû assurément faire sourire Sylviane Giampino, psychologue et auteur d'un mémorable *Les mères qui travaillent sont-elles coupables?*²² Les tout-petits se retrouvent otages d'un débat beaucoup plus complexe qui concerne bien entendu les politiques de la famille,

21. E. Antier, *Éloge des mères. Faire confiance à l'instinct maternel pour favoriser l'épanouissement de nos enfants*, Paris, Robert Laffont, coll. « Réponses », 2003.

22. S. Giampino, *Les mères qui travaillent sont-elles coupables ?* Paris, Albin Michel, 2000.

Institute on Child Health and Human Development sur l'influence du mode de garde sur le comportement des enfants. Après avoir étudié, sur dix ans et dans dix sites différents à travers le pays, l'évolution de 1300 enfants de l'âge préscolaire à leur première année d'école, les chercheurs, sous la direction du psychologue Jay Belsky, ont conclu à un lien direct entre le temps passé par l'enfant hors la présence de ses parents et des traits de caractère tels que l'agressivité, la rébellion et la désobéissance. « Plus ils passent de temps en crèche ou avec des nounous, plus les problèmes de comportement apparaissent », assurait alors J. Belsky. Et ce, quels que soient leur sexe, leur milieu social ou le mode de garde choisi. 65 % des femmes américaines, mères d'enfant de moins de 6 ans, se sont senties désignées, voire attaquées : elles travaillent et doivent dès lors faire garder leurs enfants dont on leur affirme qu'ils ont plus de risque d'être agressifs et désobéissants que les enfants élevés par leur mère au domicile.

Vous imaginez le tollé, l'accueil de cette « mauvaise nouvelle » fort embarrassante et la virulence des réactions suscitées. Avouez que voilà une très peu subtile façon de titiller les mères, côté culpabilité et fibre maternelle. D'autant que cette recherche, au demeurant passionnante malgré d'évidentes réserves quant à certains aspects de sa réalisation, fut aussitôt reprise en chœur par quelques âmes bien intentionnées, versées dans le médiatique,

les valeurs familiales et la politique conservatrice. La croisade des anti-crèches pouvait reprendre, le salaire maternel ici se trouvait soudain légitimé et de multiples voix se levaient pour dénoncer le système de l'accueil précoce des enfants.

Les médias français ont donné un large écho à cette étude : en France, sur les 2,2 millions d'enfants de moins de 3 ans, 50 % sont gardés par un des parents, 10 % vont à la crèche et les autres sont confiés à une nounou. Des pédiatres ont envoyé une pétition au ministère de la Santé pour réclamer un allongement du congé de maternité, devant l'augmentation, alarmante selon eux, du nombre d'otites et de bronchiolites à répétition contractées à la crèche. La pédiatre Edwige Antier développe, dans un de ses derniers livres²¹, une argumentation proche assurant que la socialisation précoce est un mythe et que la crèche n'est pas une étape obligée avant la maternelle. Ce faux débat a dû assurément faire sourire Sylviane Giampino, psychologue et auteur d'un mémorable *Les mères qui travaillent sont-elles coupables?*²² Les tout-petits se retrouvent otages d'un débat beaucoup plus complexe qui concerne bien entendu les politiques de la famille,

21. E. Antier, *Éloge des mères. Faire confiance à l'instinct maternel pour favoriser l'épanouissement de nos enfants*, Paris, Robert Laffont, coll. « Réponses », 2003.

22. S. Giampino, *Les mères qui travaillent sont-elles coupables ?* Paris, Albin Michel, 2000.

le droit des femmes et leur place dans la société. Mais aussi ces sempiternelles questions, dans l'ordre du symbolique, des représentations culturelles, voire des fantasmes, qui viennent souvent se poser sur des scènes tierces. À savoir, qu'est-ce qu'une mère? Une «bonne» mère? Une «suffisamment bonne mère»? Et même chose pour le père si vite oublié dans ces questions de prise en charge précoce. Comment la société peut-elle aider les parents à assumer le «coût» psychique de ses mutations?

Petite chronique virtuelle d'une morsure «banale» en crèche

Lisons. Voici un témoignage glané sur cette toile immense qui nous tient et que nous dénonçons tous si vivement, Internet. Un forum comme tant et tant où il est question de parentalité, d'enfant, d'accueil, de tout et de rien. Une mère qui participe au forum évoque son petit garçon qui a été mordu en crèche et sa colère face à cet événement. Voilà une des réponses qu'elle reçoit en direct.

«Ma gamine a mordu pendant pas mal de temps, fallait pas l'emmerder (faut toujours pas d'ailleurs mais maintenant elle gueule, c'est moins agressif), la moindre contrariété comme un autre gosse qui lui piquait un crayon, et elle sautait dessus pour imprimer sa marque. On m'avait expliqué qu'avant d'avoir acquis un langage suffisamment développé pour pouvoir expliquer assez clairement ce qu'ils ressentent de nombreux

enfants mordent pour se défendre ou se faire respecter, c'est quelque chose d'assez instinctif la morsure. Et j'ai effectivement constaté qu'avec l'apprentissage du langage elle se calmait, mais ce qui a été radical dans son cas c'est d'avoir passé une semaine de vacances avec deux de mes neveux qui au bout de trois jours en ont eu ras le bol et lui ont rendu la monnaie de sa pièce. Bon bien sûr, je te conseille pas de mordre ton fils. C'était juste pour l'anecdote, y'a pas grand-chose à faire tant qu'il n'aura pas un langage assez développé... À part lui dire et lui répéter que ça fait très mal et que ce n'est pas gentil de faire ça, l'obliger à aller s'excuser et le punir cinq minutes... Je comprends que cela puisse te paraître injuste, mais ça n'est que le reflet de la vie en société, bien sûr on pourrait séparer les enfants, techniquement c'est faisable, mais dis-toi bien que même si ton enfant est très doux (je n'en doute pas), un jour il fera du mal à un enfant, un jour il tapera ou aura des mots très blessants, obligatoirement, croiras-tu toujours alors qu'il faut l'exclure? Je ne pense pas que nous pourrions tomber d'accord, ça me paraît difficile, ça revient, dans une moindre mesure, à expliquer aux parents d'un enfant qui a été assassiné que la peine de mort est une aberration. Peine perdue, c'est totalement compréhensible. Je ne crois pas qu'il appartienne aux parents de trouver une solution, eux doivent apprendre à leur enfant à canaliser son agressivité et à s'exprimer autrement, leur pouvoir s'arrête là, et si c'est bien fait ça marche.»

No comment!

Des fois, je me dis que nous faisons un beau métier, les psys : prendre du temps, essayer de comprendre, tourner et détourner les fils serrés et

le droit des femmes et leur place dans la société. Mais aussi ces sempiternelles questions, dans l'ordre du symbolique, des représentations culturelles, voire des fantasmes, qui viennent souvent se poser sur des scènes tierces. À savoir, qu'est-ce qu'une mère? Une «bonne» mère? Une «suffisamment bonne mère»? Et même chose pour le père si vite oublié dans ces questions de prise en charge précoce. Comment la société peut-elle aider les parents à assumer le «coût» psychique de ses mutations?

Petite chronique virtuelle d'une morsure «banale» en crèche

Lisons. Voici un témoignage glané sur cette toile immense qui nous tient et que nous dénonçons tous si vivement, Internet. Un forum comme tant et tant où il est question de parentalité, d'enfant, d'accueil, de tout et de rien. Une mère qui participe au forum évoque son petit garçon qui a été mordu en crèche et sa colère face à cet événement. Voilà une des réponses qu'elle reçoit en direct.

«Ma gamine a mordu pendant pas mal de temps, fallait pas l'emmerder (faut toujours pas d'ailleurs mais maintenant elle gueule, c'est moins agressif), la moindre contrariété comme un autre gosse qui lui piquait un crayon, et elle sautait dessus pour imprimer sa marque. On m'avait expliqué qu'avant d'avoir acquis un langage suffisamment développé pour pouvoir expliquer assez clairement ce qu'ils ressentent de nombreux

enfants mordent pour se défendre ou se faire respecter, c'est quelque chose d'assez instinctif la morsure. Et j'ai effectivement constaté qu'avec l'apprentissage du langage elle se calmait, mais ce qui a été radical dans son cas c'est d'avoir passé une semaine de vacances avec deux de mes neveux qui au bout de trois jours en ont eu ras le bol et lui ont rendu la monnaie de sa pièce. Bon bien sûr, je te conseille pas de mordre ton fils. C'était juste pour l'anecdote, y'a pas grand-chose à faire tant qu'il n'aura pas un langage assez développé... À part lui dire et lui répéter que ça fait très mal et que ce n'est pas gentil de faire ça, l'obliger à aller s'excuser et le punir cinq minutes... Je comprends que cela puisse te paraître injuste, mais ça n'est que le reflet de la vie en société, bien sûr on pourrait séparer les enfants, techniquement c'est faisable, mais dis-toi bien que même si ton enfant est très doux (je n'en doute pas), un jour il fera du mal à un enfant, un jour il tapera ou aura des mots très blessants, obligatoirement, croiras-tu toujours alors qu'il faut l'exclure? Je ne pense pas que nous pourrions tomber d'accord, ça me paraît difficile, ça revient, dans une moindre mesure, à expliquer aux parents d'un enfant qui a été assassiné que la peine de mort est une aberration. Peine perdue, c'est totalement compréhensible. Je ne crois pas qu'il appartienne aux parents de trouver une solution, eux doivent apprendre à leur enfant à canaliser son agressivité et à s'exprimer autrement, leur pouvoir s'arrête là, et si c'est bien fait ça marche.»

No comment!

Des fois, je me dis que nous faisons un beau métier, les psys : prendre du temps, essayer de comprendre, tourner et détourner les fils serrés et

ténus de la vie et de ces anicroches, mettre des mots, redonner du sens. Des fois.

D'autres fois, je me dis que nous sommes les derniers des Mohicans et que vivement la thérapie génique et la Ritaline dans le biberon, ça nous fera des vacances !

Et puis une fois, on tombe sur un livre comme celui que vous allez lire, on tombe sur Marie Léonard-Mallaval. On lit. On a l'impression de tout comprendre tout de suite, que tout est simple, clair, que les choses coulent. On a l'impression d'entendre une voix sage, douce, nous parler d'agressivité, de crèche, de morsure, mais aussi de nous, de la vie. On est bien avec cette voix, on la pressent assurée, instruite, contenante.

On se met à penser à cette autre voix, mythique, celle de Myriam David.

Le 28 décembre 2004, Myriam David, cette grande psychiatre d'enfants, s'éteignait à l'âge de 87 ans. Un nom qui reste souvent inconnu pour le grand public alors que ses observations et recherches sur l'enfant ont profondément modifié notre manière de concevoir l'interaction mère-enfant, le développement affectif de ce dernier ainsi que les soins apportés par certaines institutions comme les pouponnières ou les crèches.

Je n'ai longtemps juré que par *L'enfant de 0 à 2 ans. Vie affective, problèmes familiaux*²³, son livre génial, qui date de 1960 et qui m'est toujours apparu comme la bible ou l'ouvrage de base de tout éducateur mais aussi de tout parent. L'immense succès qu'il a rencontré tient certes à sa valeur médicale et psychologique mais le bon sens de ses conceptions éducatives, comme la clarté, sans simplification abusive, de son langage y sont aussi pour beaucoup. Ainsi l'accès aux découvertes fondamentales de la psychologie et de la psychanalyse nous était offert sans risque de déformation, l'esprit pratique et le ton chaleureux de cette information expliquant l'accueil attentif et reconnaissant dont elle n'a cessé de bénéficier.

Je garde *Ça mord à la crèche* au plus près de lui.

Patrick Ben Soussan

*Pédopsychiatre,
chef du Département de psychologie clinique,
Institut Paoli-Calmettes, Centre régional de lutte
contre le cancer Provence-Alpes-Côte d'Azur,
Marseille.*

23. M. David, *L'enfant de 0 à 2 ans. Vie affective, problèmes familiaux*, Toulouse, Privat, 1960, réédition Dunod, 1990.

ténus de la vie et de ces anicroches, mettre des mots, redonner du sens. Des fois.

D'autres fois, je me dis que nous sommes les derniers des Mohicans et que vivement la thérapie génique et la Ritaline dans le biberon, ça nous fera des vacances !

Et puis une fois, on tombe sur un livre comme celui que vous allez lire, on tombe sur Marie Léonard-Mallaval. On lit. On a l'impression de tout comprendre tout de suite, que tout est simple, clair, que les choses coulent. On a l'impression d'entendre une voix sage, douce, nous parler d'agressivité, de crèche, de morsure, mais aussi de nous, de la vie. On est bien avec cette voix, on la pressent assurée, instruite, contenante.

On se met à penser à cette autre voix, mythique, celle de Myriam David.

Le 28 décembre 2004, Myriam David, cette grande psychiatre d'enfants, s'éteignait à l'âge de 87 ans. Un nom qui reste souvent inconnu pour le grand public alors que ses observations et recherches sur l'enfant ont profondément modifié notre manière de concevoir l'interaction mère-enfant, le développement affectif de ce dernier ainsi que les soins apportés par certaines institutions comme les pouponnières ou les crèches.

Je n'ai longtemps juré que par *L'enfant de 0 à 2 ans. Vie affective, problèmes familiaux*²³, son livre génial, qui date de 1960 et qui m'est toujours apparu comme la bible ou l'ouvrage de base de tout éducateur mais aussi de tout parent. L'immense succès qu'il a rencontré tient certes à sa valeur médicale et psychologique mais le bon sens de ses conceptions éducatives, comme la clarté, sans simplification abusive, de son langage y sont aussi pour beaucoup. Ainsi l'accès aux découvertes fondamentales de la psychologie et de la psychanalyse nous était offert sans risque de déformation, l'esprit pratique et le ton chaleureux de cette information expliquant l'accueil attentif et reconnaissant dont elle n'a cessé de bénéficier.

Je garde *Ça mord à la crèche* au plus près de lui.

Patrick Ben Soussan

*Pédopsychiatre,
chef du Département de psychologie clinique,
Institut Paoli-Calmettes, Centre régional de lutte
contre le cancer Provence-Alpes-Côte d'Azur,
Marseille.*

23. M. David, *L'enfant de 0 à 2 ans. Vie affective, problèmes familiaux*, Toulouse, Privat, 1960, réédition Dunod, 1990.

Chanson traditionnelle

Le fermier bat sa femme (bis)
Ohé, Ohé Ohé,
Le fermier bat sa femme.

La femme bat son enfant (bis)
Ohé, Ohé Ohé,
La femme bat son enfant.

L'enfant bat son chien (bis)
Ohé, Ohé Ohé,
L'enfant bat son chien.

Le chien bat le chat (bis)
Ohé, Ohé Ohé,
Le chien bat le chat.

Le chat bat la souris (bis)
Ohé, Ohé Ohé,
Le chat bat la souris.

Chanson traditionnelle

Le fermier bat sa femme (bis)
Ohé, Ohé Ohé,
Le fermier bat sa femme.

La femme bat son enfant (bis)
Ohé, Ohé Ohé,
La femme bat son enfant.

L'enfant bat son chien (bis)
Ohé, Ohé Ohé,
L'enfant bat son chien.

Le chien bat le chat (bis)
Ohé, Ohé Ohé,
Le chien bat le chat.

Le chat bat la souris (bis)
Ohé, Ohé Ohé,
Le chat bat la souris.

Introduction

Comment comprendre et faire face à l'émergence de l'agressivité?

*« Ne mangez pas l'enfant
dont vous aimez la mère »*

Victor Hugo, *Bons conseils aux amants*

Ce livre reprend l'essentiel d'une réflexion menée lors d'une formation que j'ai proposée depuis 2006 aux différents professionnels accueillant des enfants de moins de 3 ans en structures collectives (crèches) ou en accueil familial (assistantes maternelles). Psychologue clinicienne, je travaille depuis trente ans dans les lieux d'accueil du jeune enfant et mon investissement dans cette étape fondamentale de la vie humaine n'a jamais faibli. Tout n'est pas rose en petite enfance et j'ai

Introduction

Comment comprendre et faire face à l'émergence de l'agressivité?

*« Ne mangez pas l'enfant
dont vous aimez la mère »*

Victor Hugo, *Bons conseils aux amants*

Ce livre reprend l'essentiel d'une réflexion menée lors d'une formation que j'ai proposée depuis 2006 aux différents professionnels accueillant des enfants de moins de 3 ans en structures collectives (crèches) ou en accueil familial (assistantes maternelles). Psychologue clinicienne, je travaille depuis trente ans dans les lieux d'accueil du jeune enfant et mon investissement dans cette étape fondamentale de la vie humaine n'a jamais faibli. Tout n'est pas rose en petite enfance et j'ai

souvent été confrontée à l'agressivité, présente à tous les niveaux, le psychologue lui-même n'étant pas à l'abri.

Il m'a paru fécond de proposer aux professionnels volontaires un lieu et un temps de réflexion collective, à raison de deux heures mensuelles pendant une année scolaire. Chacun a apporté ses questions et fait part de ses expériences et j'ai fourni les apports théoriques dont je disposais. Penser ensemble et sur une durée assez longue a été riche et créatif, et ce livre veut en témoigner. Il souhaite toucher tous ceux qui s'occupent de la petite enfance, ainsi que les parents d'enfants d'âge préscolaire.

L'agressivité est un des problèmes les plus difficiles qui se posent à l'être humain et son émergence dans la petite enfance ne manque pas de nous questionner, tant sur le plan théorique que sur le plan pratique. Le développement du petit humain et son indispensable vie en société ne peuvent éviter l'écueil de l'agressivité et la difficulté de sa gestion. Comment le bébé « sans défense » peut-il se transformer si vite et être parfois perçu comme agressif ou persécuteur? Comment gérer les conflits ou les agressions dans un groupe de très petits enfants (moins de 3 ans)?

Avant d'apporter quelques éléments de réponse, il a été nécessaire de mettre au point certaines définitions, empruntées à différentes disciplines des sciences humaines; bien entendu, la psychologie

fournit de bonnes pistes de compréhension, par les abords psychanalytique et systémique. L'interrogation a porté ensuite sur la première année de vie qui peut comporter des difficultés d'accordage, et sur l'expérience du manque que fait le bébé précocement, avant qu'il ne soit confronté à la loi, entre l'accession à la marche et la maîtrise du langage. Puis, parmi les frustrations et les conflits, la focalisation s'est faite sur la morsure, l'émotion qu'elle provoque en nous et les réactions qu'elle génère.

Le débat s'élargit sur l'agressivité de l'adulte, à partir de la distinction entre dressage et éducation, en examinant la maltraitance et les violences éducatives et institutionnelles, et il est indispensable alors de traiter de la violence psychique. Ce qui conduit, naturellement, à poser la question de la prévention de cette violence et à proposer la possibilité, pour la petite enfance, d'une pédagogie du respect que l'on pourrait appeler « bientraitance ».

souvent été confrontée à l'agressivité, présente à tous les niveaux, le psychologue lui-même n'étant pas à l'abri.

Il m'a paru fécond de proposer aux professionnels volontaires un lieu et un temps de réflexion collective, à raison de deux heures mensuelles pendant une année scolaire. Chacun a apporté ses questions et fait part de ses expériences et j'ai fourni les apports théoriques dont je disposais. Penser ensemble et sur une durée assez longue a été riche et créatif, et ce livre veut en témoigner. Il souhaite toucher tous ceux qui s'occupent de la petite enfance, ainsi que les parents d'enfants d'âge préscolaire.

L'agressivité est un des problèmes les plus difficiles qui se posent à l'être humain et son émergence dans la petite enfance ne manque pas de nous questionner, tant sur le plan théorique que sur le plan pratique. Le développement du petit humain et son indispensable vie en société ne peuvent éviter l'écueil de l'agressivité et la difficulté de sa gestion. Comment le bébé « sans défense » peut-il se transformer si vite et être parfois perçu comme agressif ou persécuteur ? Comment gérer les conflits ou les agressions dans un groupe de très petits enfants (moins de 3 ans) ?

Avant d'apporter quelques éléments de réponse, il a été nécessaire de mettre au point certaines définitions, empruntées à différentes disciplines des sciences humaines ; bien entendu, la psychologie

fournit de bonnes pistes de compréhension, par les abords psychanalytique et systémique. L'interrogation a porté ensuite sur la première année de vie qui peut comporter des difficultés d'accordage, et sur l'expérience du manque que fait le bébé précocement, avant qu'il ne soit confronté à la loi, entre l'accession à la marche et la maîtrise du langage. Puis, parmi les frustrations et les conflits, la focalisation s'est faite sur la morsure, l'émotion qu'elle provoque en nous et les réactions qu'elle génère.

Le débat s'élargit sur l'agressivité de l'adulte, à partir de la distinction entre dressage et éducation, en examinant la maltraitance et les violences éducatives et institutionnelles, et il est indispensable alors de traiter de la violence psychique. Ce qui conduit, naturellement, à poser la question de la prévention de cette violence et à proposer la possibilité, pour la petite enfance, d'une pédagogie du respect que l'on pourrait appeler « bientraitance ».

L'apport des sciences humaines

Définitions et problématique

L'agressivité

Le *Vocabulaire de la psychanalyse* définit l'agressivité comme une tendance à des conduites réelles ou fantasmées, ayant pour objectif d'attaquer ou de nuire à un être vivant ou à tout objet faisant obstacle à une satisfaction immédiate. On distingue les actes agressifs, les attitudes agressives qui peuvent être plus ou moins provocatrices, les paroles ouvertement agressives (menaces, insultes, critiques) ou insidieusement agressives (médisance, ironie, petites phrases assassines) ; il y a enfin les fantasmes agressifs, très fréquents, qui sont des manifestations de l'inconscient.

Mais l'agressivité n'est pas que négative. Elle peut exprimer la combativité, le dynamisme, l'élan vital, pulsion indispensable à l'adaptation dans le milieu

L'apport des sciences humaines

Définitions et problématique

L'agressivité

Le *Vocabulaire de la psychanalyse* définit l'agressivité comme une tendance à des conduites réelles ou fantasmées, ayant pour objectif d'attaquer ou de nuire à un être vivant ou à tout objet faisant obstacle à une satisfaction immédiate. On distingue les actes agressifs, les attitudes agressives qui peuvent être plus ou moins provocatrices, les paroles ouvertement agressives (menaces, insultes, critiques) ou insidieusement agressives (médisance, ironie, petites phrases assassines) ; il y a enfin les fantasmes agressifs, très fréquents, qui sont des manifestations de l'inconscient.

Mais l'agressivité n'est pas que négative. Elle peut exprimer la combativité, le dynamisme, l'élan vital, pulsion indispensable à l'adaptation dans le milieu

de vie. Dans ce sens, elle est nécessaire et bénéfique. Une personne qui serait dénuée d'agressivité nous inquiéterait, comme nous inquiète un enfant « passif » : s'il ne se défend pas, on lui reproche de ne pas rendre les coups reçus et on le pousse à appliquer, en quelque sorte, la « loi du talion » (œil pour œil, dent pour dent).

La violence

Pour nombre d'encyclopédies, la violence est une force intense, extrême, brutale. Elle est caractérisée par sa nature aveugle, sans qu'il y ait une relation à l'autre. C'est ce qui la différencie de l'agressivité qui, elle, a une cible. Mais cette distinction entre violence et agressivité ne nous paraît plus de mise actuellement, puisque les deux termes sont employés comme des synonymes. Cela est illustré, entre autres, par la définition du *Dictionnaire de la psychologie* : la violence est « une force brutale qu'un être impose à d'autres, pouvant aller jusqu'à la contrainte exercée par l'intimidation ou la terreur. La violence est aussi représentée par toutes les conduites agressives qu'un sujet plus fort physiquement ou moralement fait subir à un plus faible : mauvais traitements, sévices, actions criminelles ». Une encyclopédie en ligne affirme même clairement que « l'agressivité est une modalité du comportement des êtres vivants et

particulièrement de l'homme, qui se reconnaît à des actions où la violence est dominante ».

Par ailleurs, la violence n'est pas le propre de l'homme : elle peut être le fait de phénomènes terrestres, tremblements de terre par exemple, ou de phénomènes climatiques, tempêtes, cyclones, avalanches, tsunamis, etc. Confronté aux éléments, l'homme prend la mesure de son impuissance et de sa fragilité. Mais elle est assurément le fait de ce dernier dans les catastrophes industrielles : Tchernobyl, Bhopal ou Seveso n'ont pas été des catastrophes naturelles, même si l'étendue des dégâts et le sort des victimes y font songer. Un degré de plus a été atteint le 11 septembre 2001 : la violence était intentionnelle et il serait impropre d'appeler cela une agression ; l'homme en était la cause et la victime. La violence est donc plus « forte » que l'agressivité et elle affecte plus d'individus.

Certains n'ont pas hésité à parler de « douces violences », alors qu'il s'agit de violences insidieuses – la question sera abordée plus loin –, ou, à l'inverse, on entend à tout bout de champ : « C'est violent ! » L'inflation verbale dénature le concept et la dramatisation coutumière des médias en banalise la réalité. On en viendrait à croire que l'agressivité est moins grave que la violence et plus individualisée ! En termes d'analyse de la communication, un énoncé peut être interprété comme agressif par le récepteur alors qu'il ne l'était pas pour l'émetteur.

de vie. Dans ce sens, elle est nécessaire et bénéfique. Une personne qui serait dénuée d'agressivité nous inquiéterait, comme nous inquiète un enfant « passif » : s'il ne se défend pas, on lui reproche de ne pas rendre les coups reçus et on le pousse à appliquer, en quelque sorte, la « loi du talion » (œil pour œil, dent pour dent).

La violence

Pour nombre d'encyclopédies, la violence est une force intense, extrême, brutale. Elle est caractérisée par sa nature aveugle, sans qu'il y ait une relation à l'autre. C'est ce qui la différencie de l'agressivité qui, elle, a une cible. Mais cette distinction entre violence et agressivité ne nous paraît plus de mise actuellement, puisque les deux termes sont employés comme des synonymes. Cela est illustré, entre autres, par la définition du *Dictionnaire de la psychologie* : la violence est « une force brutale qu'un être impose à d'autres, pouvant aller jusqu'à la contrainte exercée par l'intimidation ou la terreur. La violence est aussi représentée par toutes les conduites agressives qu'un sujet plus fort physiquement ou moralement fait subir à un plus faible : mauvais traitements, sévices, actions criminelles ». Une encyclopédie en ligne affirme même clairement que « l'agressivité est une modalité du comportement des êtres vivants et

particulièrement de l'homme, qui se reconnaît à des actions où la violence est dominante ».

Par ailleurs, la violence n'est pas le propre de l'homme : elle peut être le fait de phénomènes terrestres, tremblements de terre par exemple, ou de phénomènes climatiques, tempêtes, cyclones, avalanches, tsunamis, etc. Confronté aux éléments, l'homme prend la mesure de son impuissance et de sa fragilité. Mais elle est assurément le fait de ce dernier dans les catastrophes industrielles : Tchernobyl, Bhopal ou Seveso n'ont pas été des catastrophes naturelles, même si l'étendue des dégâts et le sort des victimes y font songer. Un degré de plus a été atteint le 11 septembre 2001 : la violence était intentionnelle et il serait impropre d'appeler cela une agression ; l'homme en était la cause et la victime. La violence est donc plus « forte » que l'agressivité et elle affecte plus d'individus.

Certains n'ont pas hésité à parler de « douces violences », alors qu'il s'agit de violences insidieuses – la question sera abordée plus loin –, ou, à l'inverse, on entend à tout bout de champ : « C'est violent ! » L'inflation verbale dénature le concept et la dramatisation coutumière des médias en banalise la réalité. On en viendrait à croire que l'agressivité est moins grave que la violence et plus individualisée ! En termes d'analyse de la communication, un énoncé peut être interprété comme agressif par le récepteur alors qu'il ne l'était pas pour l'émetteur.

C'est la question de la subjectivité: il est des personnes qui se sentent constamment agressées et même persécutées.

Mais revenons à l'origine du mot «agression». C'est un substantif dérivé du verbe latin *adgredi* qui signifie «aller vers», d'où «s'approcher, aborder, entreprendre» et finalement «attaquer». Le sens de base du terme «agression» implique donc une recherche d'autrui, maladroite certes, mais il éclaire ce qui se passe lors des premiers contacts entre jeunes enfants. En 1978, Irène Lézine a filmé les *Premiers échanges entre nourrissons*: ce sont des explorations et des découvertes, des échanges de communication proprement humaine.

Néanmoins les auteurs d'inspiration psychanalytique affirment l'existence de l'agressivité dès le plus jeune âge. Ils relèvent les situations d'angoisse intense du bébé et son vécu de violence, tant dans l'amour que dans la haine (Melanie Klein). Françoise Jardin et Bruno Rebillaud parlent de la violence qu'exercent l'un sur l'autre le bébé et la mère: «L'un et l'autre ne subissent-ils pas et n'agissent-ils pas l'un à l'égard de l'autre une certaine violence dès le temps des premières rencontres? Violence, du fait de l'intensité émotionnelle du moment, éprouvée par la mère, par le père, et de l'intense imprégnation que reçoit le nouveau-né.»

Les situations qui favorisent l'agressivité

Pour comprendre l'agressivité, il est nécessaire de prendre en compte la situation, le contexte dans lequel elle émerge. Dans *Les racines de la violence*, Pierre Karli affirme qu'un comportement agressif est toujours le résultat d'une rencontre entre deux êtres vivants dans une situation donnée. En dehors des cas de prise d'alcool ou de drogue, les situations qui peuvent engendrer l'agressivité sont nombreuses: l'ennui, l'inaction subie, par exemple dans les files d'attente; la promiscuité imposée, quand la frontière subjective de sécurité est franchie (dans l'autobus à l'heure de pointe); le surnombre dans un lieu clos, qui peut provoquer des réactions quasi phobiques et émotionnellement contagieuses par saturation de bruit, de chaleur et de manque d'air.

L'agressivité surgit aussi dans toute situation où la personne est frustrée, en colère, angoissée ou désespérée. Ce qu'on appelle actuellement «la crise» (récession et chômage) est susceptible de déclencher des actions violentes, individuelles (passages à l'acte du désespéré, contre lui-même et/ou autrui) ou collectives (émeutes). On connaît les phénomènes de panique, où la foule s'affole et commet dans l'anonymat des débordements et des exactions qu'un individu isolé ne se permettrait pas. Un degré extrême est atteint dans les dictatures où la soumission au tyran rend aveugle: Stanley Milgram

C'est la question de la subjectivité: il est des personnes qui se sentent constamment agressées et même persécutées.

Mais revenons à l'origine du mot «agression». C'est un substantif dérivé du verbe latin *adgredi* qui signifie «aller vers», d'où «s'approcher, aborder, entreprendre» et finalement «attaquer». Le sens de base du terme «agression» implique donc une recherche d'autrui, maladroite certes, mais il éclaire ce qui se passe lors des premiers contacts entre jeunes enfants. En 1978, Irène Lézine a filmé les *Premiers échanges entre nourrissons*: ce sont des explorations et des découvertes, des échanges de communication proprement humaine.

Néanmoins les auteurs d'inspiration psychanalytique affirment l'existence de l'agressivité dès le plus jeune âge. Ils relèvent les situations d'angoisse intense du bébé et son vécu de violence, tant dans l'amour que dans la haine (Melanie Klein). Françoise Jardin et Bruno Rebillaud parlent de la violence qu'exercent l'un sur l'autre le bébé et la mère: «L'un et l'autre ne subissent-ils pas et n'agissent-ils pas l'un à l'égard de l'autre une certaine violence dès le temps des premières rencontres? Violence, du fait de l'intensité émotionnelle du moment, éprouvée par la mère, par le père, et de l'intense imprégnation que reçoit le nouveau-né.»

Les situations qui favorisent l'agressivité

Pour comprendre l'agressivité, il est nécessaire de prendre en compte la situation, le contexte dans lequel elle émerge. Dans *Les racines de la violence*, Pierre Karli affirme qu'un comportement agressif est toujours le résultat d'une rencontre entre deux êtres vivants dans une situation donnée. En dehors des cas de prise d'alcool ou de drogue, les situations qui peuvent engendrer l'agressivité sont nombreuses: l'ennui, l'inaction subie, par exemple dans les files d'attente; la promiscuité imposée, quand la frontière subjective de sécurité est franchie (dans l'autobus à l'heure de pointe); le surnombre dans un lieu clos, qui peut provoquer des réactions quasi phobiques et émotionnellement contagieuses par saturation de bruit, de chaleur et de manque d'air.

L'agressivité surgit aussi dans toute situation où la personne est frustrée, en colère, angoissée ou désespérée. Ce qu'on appelle actuellement «la crise» (récession et chômage) est susceptible de déclencher des actions violentes, individuelles (passages à l'acte du désespéré, contre lui-même et/ou autrui) ou collectives (émeutes). On connaît les phénomènes de panique, où la foule s'affole et commet dans l'anonymat des débordements et des exactions qu'un individu isolé ne se permettrait pas. Un degré extrême est atteint dans les dictatures où la soumission au tyran rend aveugle: Stanley Milgram